

KARL BÜHLER : UNE PENSÉE DU LANGAGE

Janette FRIEDRICH
Université de Genève

[...] la traduction apparaît comme ce mouvement qui, en posant l'œuvre dans un *ailleurs* langagier, la libère de cette végétation étouffante, de l'immobilité intangible de sa propre gloire et – littéralement – la *transplante* dans un sol plus neuf, où elle se régénère. (Berman, 2008, p. 82)

RÉSUMÉ

Cette introduction développe l'idée que la Sprachtheorie de Bühler contient un double projet. D'une part Bühler tente de dégager les axiomes qui sont à la base des recherches empiriques sur les phénomènes linguistiques et qui les guident. D'autre part il cherche à saisir le « mécanisme » du fonctionnement du langage (sa performance) en élaborant une Théorie qui contient un appareil conceptuel original et encore fort intéressant pour les débats actuels. En conséquence, les lectures de la Sprachtheorie qui, en se basant sur ses quatre axiomes, la présentent tantôt comme une approche fonctionnaliste tantôt comme une approche sémiotique ou encore comme une approche sémantique sont interrogées et relativisées quant à leur prétention de constituer cette Théorie du langage. En entrant en dialogue avec les auteurs du numéro on discutera à travers les différentes contributions comment Bühler analyse cette performance dite propre au langage.

ABSTRACT

This introduction develops the idea that Bühler's Sprachtheorie comprises a twofold program. First, Bühler aims at uncovering the axioms which are at the basis of empirical investigations of linguistic phenomena and guide these investigations. Second, he attempts to grasp the "mechanism" of language functioning (its performance) by elaborating a theory which contains an original conceptual apparatus, still relevant for contemporary debates. Thus, readings of the Sprachtheorie which, relying on its four axioms, consider it either as a functionalist approach or as a semiotic approach or as a semantic approach will be analyzed and put into perspective as concerns their ability to constitute this theory of language. Finally, through a discussion with the other contributions in this issue, the paper considers how Bühler analyzes this performance which is said to be proper to language.

C'est par les mots figurant en épigraphe du présent article qu'Antoine Berman, philosophe et traducteur, résume dans ses beaux commentaires l'une des idées centrales que Walter Benjamin développe dans la préface de 1916 à sa propre traduction des « Fleurs du mal » de Baudelaire. Dans ce texte, Benjamin (1923/2000) affirme qu'une œuvre a besoin de sa traduction pour s'accomplir, car même si chaque œuvre parle plus pleinement dans sa propre langue, elle montre sa véritable richesse dans les variantes générées par ses traductions. Cette affirmation quelque peu déroutante contient un présupposé sur lequel Benjamin revient sans cesse dans ses réflexions sur la traduction. Il s'agit de la mise en question de l'idée, bien répandue dans notre « Âge de traduction », selon laquelle l'activité de traduction consiste à transmettre tant bien que mal le sens du texte à travers les équivalents trouvés dans la langue dite traduisante. La traduction devient, dans les réflexions de Benjamin, une activité beaucoup plus complexe ; certes, il s'agit avant tout d'une « recherche de solution dans l'ordre du langage » (Berman), mais comme cette recherche va constamment se heurter au fait qu'une œuvre est toujours un « être-dans-sa-langue », la traduction appelle inévitablement le commentaire. On pensera tout d'abord aux commentaires des traducteurs, un élément indispensable pour indiquer ce qui ne s'exprime pas immédiatement dans la langue traduisante et demande par suite une « justification » du choix opéré par le traducteur. Mais la traduction se présente chez Benjamin également comme l'objet de commentaires portant sur le contenu du texte, car même dans sa propre langue une œuvre n'est jamais transparente et son accès reste toujours limité. « Un ailleurs langagier » peut donc conduire à de nouvelles interprétations du texte original qui trouvent justement dans la traduction leur point de départ et leur source.

Ce court préambule a pour but de signaler ce que ce numéro de *Verbum* envisage de faire : accompagner une traduction par des commentaires. L'ouvrage à commenter est la *Sprachtheorie* de Karl Bühler écrit en 1934 et dont la traduction française est parue il y a deux ans dans la collection « banc d'essais » de la maison d'édition Agone. Cet ouvrage est considéré comme l'une des contributions les plus importantes à la constitution des sciences du langage au début du 20^e siècle et sa traduction permet de combler une lacune dans la liste des classiques accessibles en langue française.¹ Dans cette perspective, la traduction proposée n'a besoin d'aucune légitimation supplémentaire, elle ajoute simplement un ouvrage à consulter dans les cours et séminaires de l'histoire des théories linguistiques. Pourtant, il me semble plus intéressant de suivre les recommandations de Benjamin et de tenter des lectures et des commentaires sur la *Sprachtheorie* qui la mettent à nouveau en débat, ou comme le dit Berman d'une manière

¹ Deux courts textes de Bühler ont été jusqu'à présent traduits en français : Bühler 1926, 1936/1992.

plus poétique, qui « la *transplantent* dans un sol plus neuf, où elle se régénère ». J'ai invité à participer à ce projet des collègues français, italiens, suisses et allemands qui travaillent dans le domaine de la philosophie, de la psychologie et des sciences du langage et dont les recherches actuelles portent sur Bühler. Leur intérêt pour la *Sprachtheorie* a été le seul critère de sélection, aucune thématique, aucun questionnement spécifique n'ont été prescrits pour ce numéro, la seule demande formulée ayant été de « produire un commentaire sur cet ouvrage à partir de leur champ d'intérêt scientifique ». Le résultat obtenu reflète l'ouverture demandée : le lecteur trouvera ici huit contributions qui mettent en lumière, chacune d'une manière différente, la pensée sur le langage que Bühler développe dans sa *Sprachtheorie*. L'objectif de ce numéro sera atteint si, à travers les textes proposés, le lecteur se laisse inviter à une lecture propre de ce livre, lecture qui l'amènera inévitablement à agrandir la famille des commentaires.

1. LES CONSÉQUENCES D'UN HIATUS ENTRE AXIOMES ET THÉORIE

Une nouvelle traduction arrive toujours à un moment donné de l'histoire de la réception d'une œuvre. L'ouvrage est déjà connu à travers les articles qui font autorité et qui lui ont accordé une place dans un courant, dans un mouvement, dans un débat, ce qui fait qu'il est accueilli avec des attentes souvent bien précises.² Il n'est jamais facile de reconstituer l'histoire de la réception d'une œuvre « classique », car elle est rarement la même dans les différentes aires linguistiques et elle nous fait souvent découvrir des « étiquettes » et classifications bien différentes, toutes étant pourtant attribuées à la pensée du même auteur. En ce qui concerne la *Sprachtheorie*, son destin est peu différent de ce qui vient d'être décrit. Terminé comme le premier des trois volumes qui, selon notre auteur, devaient constituer le tout de sa *Théorie du langage* (cf. 2009, 114), elle porte le sous-titre *La fonction représentationnelle du langage* et indique que les deux autres livres seront consacrés aux deux autres « fonctions sémantiques des structures langagières » (2009, 101), à savoir la fonction d'expression et celle d'appel. Il existe des textes, des notes, des brouillons et même un ouvrage³ qui pourraient être considérés comme des travaux préparatoires pour les deux autres volumes, lesquels n'ont néanmoins jamais vu le jour.

Ne pas avoir pris en compte ce projet dans sa totalité est peut-être l'une des raisons qui a conduit nombre de chercheurs à identifier la *Sprachtheorie* tantôt avec une *approche fonctionnaliste* tantôt avec une

² Dans le monde francophone il existe deux lectures fortement influentes de la *Sprachtheorie* de Bühler : la lecture de Jakobson (1960/1963) du modèle instrumental, et celle que Ducrot (1995, 778-781) a proposée sous le titre *Langage et action*.

³ L'*Ausdruckstheorie* (*Théorie de l'expression*) écrite en 1933 est dans une certaine mesure également un travail préparatoire.

approche sémiotique ou encore avec une *approche pragmatique*. De telles interprétations sont sans doute possibles, puisqu'elles peuvent légitimement se réclamer de l'un des quatre axiomes développés par Bühler dans la première partie de la *Sprachtheorie* intitulée « Les fondements de la science du langage »⁴. Dans ces pages, il s'attache à résumer sous la forme d'axiomes les principes qui guident les recherches empiriques sur le langage, les principes qui au cours de l'histoire de cette science se sont avérés féconds pour analyser le phénomène langagier. Ces axiomes sont décrits par Bühler comme des « explication(s) purement phénoménologiques » ou encore « la fixation épistémologiquement (et ontologiquement) *neutre* de propositions de base » (2009, 98). Il est important de rappeler la manière dont Bühler caractérise ces axiomes car elle exprime une espèce d'avertissement adressé à notre volonté de classer chaque conception du langage dans un courant ou un paradigme bien déterminé. Ainsi, Bühler met en garde contre l'idée que le modèle instrumental du langage – l'axiome A, lequel annonce que « ce qu'effectue le langage humain est triple : » (2009, 110) expression, appel et représentation – n'est aucunement à transformer en une *théorie* situationnelle du langage, comme le fait Gardiner. Le modèle instrumental du langage est la formulation d'une vérité nécessairement empirique (synthétique) sur le langage ; il a pour objectif de « restitue(r) toute la multiplicité des relations fondamentales, multiplicité qui n'est susceptible d'être mise en évidence que dans l'événement de parole concret » (2009, 101). En conséquence, ce modèle ne prétend pas être une *théorie qui expliquera la nature et le fonctionnement du langage*. La fonction de ces axiomes est exclusivement de servir, d'une manière explicite ou implicite, de « guides » dans les recherches empiriques visant à *saisir et décrire* les expressions linguistiques dans leur phénoménalité (en tant qu'événements de la parole). Pour Bühler une *Théorie* du langage devrait en revanche *expliquer* ces événements de parole à partir d'une recherche sur ce qu'*est* le langage, en quoi consiste sa raison d'être, sa force, bref : en dégageant le *mécanisme de son fonctionnement*. Dans le cas des axiomes, une conceptualisation (théorisation) est effectuée, mais elle reste toujours corrélée aux faits empiriques et restitue la richesse phénoménale sous la forme de modèles. Bühler donne à son projet en trois volumes le titre général de *Théorie du langage* pour signaler qu'il se pose la tâche de compléter les axiomes par une autre forme de théorie qui, elle, vise à saisir ce qui autrefois a été appelé la *nature* ou l'*essence* du langage.⁵

⁴ Les quatre axiomes sont les suivants : A : Le modèle instrumental du langage, B : La nature sémiotique du langage, C : Action de parole et œuvre langagière; acte de parole et structure langagière; D : Mot et phrase, le système S-C du type du langage.

⁵ Cette lecture de la *Théorie* du langage de Bühler qui la situe dans la continuation des questionnements de la philosophie du langage du 19^e siècle peut s'appuyer sur le fait que d'autres auteurs de cette époque comme par exemple Kurt Goldstein (1933), participent de cette même tentative.

Une telle distinction entre *axiomes* (idées empiriques régulatrices concernant les expressions linguistiques) et *théorie* (explication du fonctionnement et de la nature du langage) rend caduc le reproche de ne pas avoir identifié tous les axiomes constitutifs du domaine de l'activité langagière. Car les axiomes sont, selon Bühler, toujours formulés d'une manière imparfaite et peuvent, comme c'était le cas pour le tableau kantien des douze catégories, être dénoncés comme autant de « fantôme(s) éphémère(s) » (Bühler, 2009, 100) ou comme étant fortement incomplets.⁶ D'autres chercheurs peuvent compléter ces principes à partir de leurs recherches empiriques. Même si Bühler souhaitait avoir eu « la main heureuse » (*ibid.*) dans sa formulation des quatre axiomes, il cautionne toute tentative de résumer autrement ce qui se fait dans ce domaine. Cette distinction entre *axiomes* et *théorie* signifie aussi que la *Théorie du langage* de Bühler ne pourra être déduite des axiomes présentés dans la première partie de la *Sprachtheorie*, puisqu'une telle démarche conduirait nécessairement à de multiples approches susceptibles de remplacer ce qui est recherché, à savoir une *Théorie du fonctionnement du langage*. Cette dernière n'est donc à confondre ni avec une approche fonctionnaliste, ni avec une approche sémiotique, ni avec une approche sémantique.

1.1. Ni une approche fonctionnaliste...

On sait comment l'axiome A s'est « imposé » à Bühler. Un de ses premiers textes consacrés au langage est un compte rendu (1909) qui se confronte à une pensée du langage originale, celle d'Anton Marty, disciple et continuateur de Brentano. Le texte de **Laurent Cesalli «Zweck vs. Leistung : les deux fonctionnalismes de Marty et Bühler»** reconstruit minutieusement les réflexions des deux chercheurs autour des fonctions du langage. Cesalli montre comment et avec quels arguments Bühler introduit la fonction de représentation (*Darstellung*) en tant que fonction essentielle du langage humain, fonction dont Bühler déplore fortement le manque dans la conception martyienne. Mais l'analyse de Cesalli va au-delà de la simple observation qui consisterait à dire que Bühler a substitué au modèle à deux fonctions un modèle qui en compte trois, ce qui réduirait Marty à un simple précurseur du modèle instrumental classique (i.e. bühlerien) du langage. Sa démonstration se fait en deux temps. Tout d'abord il discute le rôle central que le concept de *fonction* joue dans les travaux de Marty, ce qui permet de le compter parmi les représentants d'une approche fonctionnaliste en

⁶ Ce dernier reproche a été bel et bien formulé par rapport au modèle bühlerien des trois fonctions, tout d'abord par Popper (1981, 106-113), lequel proposait d'ajouter une fonction argumentative, puis par Jakobson (1960/1963) chez qui le modèle contient non plus trois, mais six fonctions. Dans le même ordre d'idée, de futures tentatives d'enrichissement de ce modèle sont non seulement fortement probables, mais aussi parfaitement compatibles avec la démarche de Bühler.

définissant cette dernière comme celle qui « aborde la question du phénomène du sens (des expressions linguistiques) à partir des fonctions linguistiques » (cf. Cesalli, dans ce volume, p. 46). Puis, Cesalli montre que dans la discussion de la sémantique d'un certain type d'expressions linguistiques – à savoir les noms impropres – on trouvera chez Marty une description du processus de représentation très proche de celle que l'on connaît chez Bühler. De plus, ce même processus est conceptualisé par le terme technique en question (*Darstellung*), et se voit illustré par des exemples présentant un air de famille certain avec ceux donnés plus tard par Bühler.

Cesalli ne se borne pas à mettre en lumière le caractère trop rhétorique de la critique que Bühler adresse à Marty. Il clarifie également une différence majeure entre les deux auteurs en introduisant une distinction entre un fonctionnalisme de l'usage (Marty) et un fonctionnalisme de performance (Bühler). L'auteur montre que pour ce qui est de Marty, le phénomène du sens des expressions linguistiques n'est explicable que par la médiation de phénomènes psychiques; pour Bühler, en revanche, « la représentation (*Darstellung*) n'a pas besoin d'un médiateur » (*ibid.*, p. 58). Le but de Bühler serait d'analyser « la performance (*Leistung*) propre des signes linguistiques » qui dans le cas de la représentation (*Darstellung*) se montre dans la coordination des signes linguistiques aux objets. La démonstration de Cesalli est tout à fait convaincante. Il est montré d'une part que Bühler considère la représentation comme une fonction spécifique du langage, le sens des expressions linguistiques s'expliquant par leur fonction de coordonner des mots avec des objets du monde; d'autre part cette fonction est décrite comme une performance propre du langage dont la visée n'est pas explicable à partir d'autres phénomènes que ceux qui sont linguistiques. Pour Marty, en revanche, la « raison d'être du langage » consiste dans l'usage que font les locuteurs des expressions linguistiques (*pour* communiquer, *pour* susciter un certain phénomène psychique, une certaine représentation mentale). La question des fonctions du langage est ici étroitement liée avec celle de la visée ou de l'intention du locuteur, ce qui ancre le domaine des phénomènes linguistiques dans celui de la psychologie.⁷ Cesalli parle par rapport à Bühler d'un *fonctionnalisme de performance*, ce qui reflète bien la différence entre les deux auteurs, mais pose également une question. Un tel fonctionnalisme ne conduit-il pas à une théorie du langage épurée de tout phénomène autre que linguistique, une théorie qui décrit le langage comme la cause propre de sa performance? Si la tentative de ranger la *Sprachtheorie* dans le courant fonctionnaliste est

⁷ A partir de cette confrontation entre Bühler et Marty, il semble pertinent de parler d'une continuité entre la pensée de Marty et ce courant de la pragmatique qui dans le prolongement de Grice, Sperber et Wilson voit dans *l'intention communicative* la condition nécessaire pour pouvoir attribuer un sens aux expressions linguistiques. Voir à titre d'exemple Grice (1957), Moeschler & Reboul (1998).

parfaitement justifiable, elle ne permet cependant pas vraiment de saisir que, selon Bühler, dans le fonctionnement réel du langage une médiation bien spécifique a néanmoins lieu (voir section 2.1.).

1.2. ...ni une approche sémiotique...

On pourrait alors attribuer une autre étiquette à la *Sprachtheorie*, comme cela a été fait dans les lectures de Bühler qui ont vu le jour dans les années 70 et 80 en Allemagne et qui ont remis son œuvre, après plus de 30 ans de silence, au centre des débats dans son pays natal. Ainsi, Achim Eschbach, l'un des protagonistes de ce « retour à Bühler », constate en 1984 que le « boom de la sémiotique » qui avait lieu dans les années 50 et 60 en s'appuyant notamment sur le modèle de Morris, était en train de perdre son souffle. En caractérisant ce processus de « crise de la sémiotique », Eschbach (1984, 17-18) ne propose pas d'abandonner le projet de traiter du langage au sein d'une théorie des signes, mais plaide pour une lecture des sources de l'approche sémiotique susceptibles d'enrichir et de réanimer le débat sclérosé dans ce domaine. Ce débat trouve son reflet dans la contribution de **Mark Halawa « Karl Bühler's and Ernst Cassirer's semiotic conceptions of man »** qui poursuit le but de démontrer qu'aussi bien la conception linguistique de Bühler que la conception anthropologique de Cassirer se basent sur des prémisses sémiotiques. Halawa propose une lecture du modèle instrumental du langage (axiome A) qui cette fois-ci présente ce dernier comme une réponse aux problèmes qui concernaient plus particulièrement l'état de la psychologie au début du 20^e siècle. En dénonçant dans « La crise de la psychologie » l'incapacité d'articuler les trois démarches dominantes dans cette nouvelle science qui traitaient les phénomènes psychiques respectivement soit comme expérience vécue soit comme comportement soit comme construction de l'esprit (*geistige Gebilde*), Bühler montre comment ces trois aspects sont présents dès que le son langagier sert de « phénomène médiateur » (*cf.* Bühler, 2009, 112). Le point central dans les réflexions de Halawa constitue néanmoins la spécificité de la capacité symbolique des êtres humains, qu'il voit dans le fait que le potentiel sémantique des signes langagiers n'est pas assuré par une connexion physique entre le signe et ce qui est signifié, ce que Bühler a dénoncé dans la *Sprachtheorie* comme « fourvoiement substantialiste ». Ce trait essentiel du langage, à savoir de représenter d'une manière purement idéale et non pas par ressemblance ni par étiquetage, sert à Halawa de pont vers la *Philosophie des formes symboliques* dans laquelle cette idéalité du symbole est discutée par Cassirer comme la condition d'une créativité inépuisable de l'esprit humain ou encore comme ce qui permet de concevoir un « dynamic model of knowledge » (*cf.* Halawa, dans ce volume, p. 78).

L'approche sémiotique que l'on peut voir dans la pensée de Bühler est en même temps formulée contre une conception bien spécifique du rapport

entre la psychologie et les sciences du langage. La cible de la critique est cette fois-ci Ferdinand de Saussure. Si on lit les quelques remarques que Bühler adresse à Saussure dans la *Sprachtheorie*, on est vite convaincu que c'est le « statut intégralement psychique des signes » qui rencontre la résistance du penseur allemand. En insistant, contre Saussure, sur le fait que dans les données initiales de la linguistique « ce n'est ni à de la physique ni à de la physiologie ou de la psychologie qu'on a affaire, mais à des *faits linguistiques* et rien d'autre » (2009, p. 83), Bühler prépare la formulation de son deuxième axiome (B) intitulé « La nature sémiotique du langage ». Cet axiome contient deux thèses qui pourraient être résumées ainsi : a) un signe se base toujours sur une relation de représentation (*Stellvertretung*⁸), ce qui signifie qu'il tient lieu de quelque chose, et b) la tâche de la sémantologie consiste à clarifier la relation qui existe dans ce *stare pro aliquo* ; elle doit examiner grâce à quoi le signe *est* un signe, ou *devient* un signe. Dans les paragraphes consacrés à cet axiome, Bühler décrit la relation sémiotique constitutive pour les langues naturelles dans son célèbre principe de *pertinence abstractive* :

« Quant à la propriété d'être un signe, c'est toujours uniquement par et avec des traits abstraits que l'élément concret fonctionne 'en tant que' signe. Il s'agit là d'un fait fondamental pour la théorie du langage que j'ai appelé le principe de pertinence abstractive, et que j'ai illustré par la distinction entre phonétique et phonologie. » (2009, 124)

Ce principe contient un des arguments centraux que Bühler avance contre une conception « psychologisante » du langage. La contribution de **Federico Albano Leoni** intitulée « **Bühler et le Cercle Linguistique de Prague** » est consacrée à ce sujet, lequel constitue la toile de fond de sa démonstration. L'auteur propose une analyse fine et parfaitement documentée des débats entre Bühler, Jakobson et Troubetzkoy autour de ce nouveau domaine des recherches sur le langage qu'est la *phonologie*. L'auteur comble une lacune dans l'historiographie de la phonologie puisque ce rapport entre les trois chercheurs n'a jamais fait l'objet d'analyses approfondies, et il dégage en même temps un problème théorique dont la reconnaissance (ou la non-reconnaissance) constitue la ligne de démarcation entre la pensée de Bühler et celle du Cercle de Prague. Albano Leoni montre que dans les premiers travaux de Troubetzkoy, le phonème reçoit une double description : d'une part, il est identifié à une réalisation phonique des représentations mentales des sons, relevant de la conscience linguistique du sujet parlant; d'autre part, il est référé à un système phonologique supra-individuel qui détermine le contenu de ces représentations. L'auteur nous rappelle que Jakobson évite cet écueil épistémologique puisqu'il admet la possibilité de

⁸ Voir sur cette relation de représentation, dans le sens d'un remplacement, les explications de Bühler, 2009, p. 125.

séparer complètement la phonologie de la psychologie. En assignant le trait distinctif des phonèmes à la valeur arbitraire qu'ils obtiennent à l'intérieur du système phonologique des langues naturelles, un recours aux représentations mentales du son ne semble plus nécessaire. Pourtant, selon Albano Leoni, le problème théorique que pose la phonologie à un linguiste qui tente d'analyser l'événement langagier, n'est pas résolu mais seulement « déplacé » par ce choix qui conduit enfin les deux « Pragoïs » vers une « ontologie du système ».

En quoi consiste le problème ? Une analyse et une détermination fine du système phonologique (du jeu d'oppositions) ne permettra jamais d'expliquer le fonctionnement des phonèmes dans la profération quotidienne des phrases par les locuteurs, répond Albano Leoni. C'est la raison pour laquelle Bühler complète son *principe de pertinence abstractive* par l'observation que le phonème fonctionne toujours et exclusivement dans la physionomie acoustique du mot. Selon Bühler le phonème « appartient à la sonorité du mot au même titre que la substance phonique » et n'est pas « connu » autrement qu'à travers le *Gesamtcharakter* du mot (cf. Albano Leoni, dans ce volume, p. 92-93). Le phonème n'est pas suffisant pour saisir le fonctionnement des signes langagiers (leur vie) puisque la diacrise est toujours réalisée aussi bien par le locuteur que par l'auditeur à travers une perception de la physionomie du mot, une perception du caractère gestaltique (*Gestaltcharakter*) du mot non-réductible à ses éléments.

L'argumentation d'Albano Leoni me permet de revenir à un problème central de la *Sprachtheorie* déjà signalé dans les répliques que Bühler exprimait face à Marty et à Saussure. Comment concevoir le lien entre la psychologie et la théorie du langage ? Faut-il se « débarrasser » de la psychologie pour pouvoir étudier la spécificité des expressions linguistiques ? Bühler répond par la négative en précisant que ce n'est pas une psychologie des représentations mentales (*Vorstellungen*) ou des états mentaux qui est sollicitée dans sa *Sprachtheorie* mais un tout autre type de psychologie, la psychologie dite *de la Gestalt*⁹ dont les premières idées se trouvent formulées par les élèves de Brentano à la fin du 19^e siècle. Le recours de Bühler à la psychologie de la Gestalt afin d'intégrer les idées de la phonologie naissante à la *Sprachtheorie* montre non seulement que nous ne pouvons pas faire l'économie de la psychologie, mais pose aussi la question de savoir quelle est la psychologie dont nous avons besoin. Malgré le titre de son deuxième axiome, Bühler ne développe pas une sémiotique du

⁹ L'expression *psychologie de la Gestalt* (ou de la forme comme on dit souvent en français) est ambigu et peu précis, car déjà au temps de Bühler il fallait distinguer deux écoles au sein de ce courant : l'école dite berlinoise (de Wertheimer et Köhler) et celle qui prend naissance avec Ehrenfels et Meinong, et à laquelle Bühler adhère certainement. Sur l'histoire de ce débat, voir Fisette, Fréchette, 2007.

langage, mais cherche à élaborer une explication du fonctionnement des expressions linguistiques, en postulant que leur description comme étant des signes ne peut pas se passer du principe de pertinence abstractive. L'axiome B permet incontestablement de guider le regard sur ce qui, dans les expressions linguistiques, a un caractère sémiotique, mais cela ne suffit pas pour comprendre le fonctionnement réel des phonèmes qui, si l'on en croit Bühler, se base sur un type bien spécifique de *perception*.

1.3. ...ni une approche sémantique

Le texte de **Stefan Volke** « **Physionomies de mot. A propos de l'articulation physiognomonique des signifiants matériels** » apporte un éclairage aussi bien contextuel que théorique sur l'usage que fait Bühler de la psychologie de la *Gestalt*. Volke montre que les réflexions de Bühler s'inscrivent dans le projet d'une phonétique auditive qui se donne pour objectif la description fine et détaillée des impressions auditives phénoménales produites par les mots sur les auditeurs. Cette phonétique auditive s'est étendue, notamment dans la deuxième moitié du 20^e siècle, à une analyse de la perception des mots et, selon Volke, elle a confirmé par des recherches actuelles le rôle central que les unités plus larges que les phonèmes jouent dans la reconnaissance des mots. Cette discipline, longtemps renvoyée à la périphérie des réflexions sur le langage, possède une histoire dont le versant allemand est esquissé par Volke dans sa présentation des travaux de Heinz Werner, Alfred Schmitt, Bühler et Gerold Ungeheuer. L'attribution de la reconnaissance des mots au domaine des vécus physiognomoniques, qui, au premier regard, peut apparaître comme un élément folklorique, un résidu des anciennes théories onomatopéiques, se montre sous la plume de Volke comme une thèse bien fondée sur des acquis de la *Gestalt-* et *Ganzheitspsychologie* qui sont largement exposés dans son texte.

Deux autres observations faites par Volke méritent une attention particulière. La première revient sur la différence entre la conception du langage de Bühler et celle du Cercle de Prague. Volke discute la distinction faite par Ungeheuer entre un « rapport communicationnel » et un « rapport extracommunicationnel au langage », entre

« [...] le domaine de l'expérience communicationnelle de la langue, dans lequel cette dernière est donnée dans l'accomplissement de la communication, et le domaine de l'expérience linguistique observationnelle, dans lequel cette expérience ne s'actualise que par la manipulation qui y donne accès. » (cf. Volke, dans ce volume, p. 121)

La critique que Bühler avait adressée à la théorie du Cercle de Prague consiste, selon Volke, justement dans le fait de mettre en lumière la différence qui existe entre ces deux types d'analyse du langage. Il ne faut jamais

confondre ce qui est dégagé à travers un regard (résumant et axiomatique) et ne se montre que dans les conditions artificielles d'expérimentation ou de l'expérience de pensée¹⁰, et le fonctionnement réel du langage dans la communication, lequel est toujours et nécessairement vécu. Il me semble que cette différence confirme et recoupe celle que j'ai postulée au début de ce chapitre : le fameux hiatus entre axiomatique et théorie du langage¹¹.

La deuxième idée qui frappe dans le texte de Volke est une critique formulée à l'égard de Bühler, une critique qui se sert apparemment du même argument que Bühler utilisait contre les Pragois. Il lui est reproché que sa discussion du mot comme image physiognomonique « ne rend pas justice à la réalité telle que l'éprouve le locuteur » (*ibid.*, p. 123). Bühler est critiqué car il traite les mots exclusivement comme des « physiognomonies sonores » et non pas comme « des totalités sémantico-phonétiques ». La critique fait mouche car on ne trouvera pas chez Bühler une analyse de la connexion entre le contenu sémantique et la *Gestalt* matérielle du mot. Cette dernière n'est pas considérée comme guidée, motivée par la signification ; par suite, le mot dans sa matérialité (optique, acoustique ou motrice) n'est pas identifié à une expression immédiate de la signification. Ce qui ne veut pas dire que Bühler refuserait de reconnaître qu'un lien naturel, spontané, entre le mot et ce qu'il signifie est souvent créé et perçu par le locuteur. Les exemples que Volke apporte en faveur de cette critique n'ont pas un caractère anecdotique mais servent le but de renforcer l'idée d'une nécessaire dimension sémantique de toute phonologie gestaltiste. Il reste que cette idée d'une transparence du signifiant matériel qui fait du langage l'objet d'une compréhension immédiate de sa signification est peu compatible avec le processus de représentation (*Darstellung*) tel qu'il est postulé et décrit par Bühler comme constitutif pour le langage. La représentation par le langage est autre chose qu'une expression immédiate de ce qui est désigné, signifié, car elle demande, pour sa réalisation, la médiation par des champs soit déictiques, soit symboliques. Bühler déclare que l'idée des champs représentationnels constitue la quintessence de ce qui devrait être selon lui une *Théorie* du langage.¹² Le moment est donc venu d'esquisser cette théorie du langage qui vise, comme annoncé, de saisir son fonctionnement réel dans l'activité des locuteurs.

¹⁰ En l'occurrence la force distinctive d'un phonème ne se montre que dans un système d'oppositions.

¹¹ On trouvera une distinction tout à fait semblable entre *grammaire externe* et *grammaire interne* chez Samain, *cf.* dans ce volume, p. 39, note 20.

¹² Il reste à noter que dans le texte de Volke cette idée centrale de Bühler est néanmoins prise en compte notamment là où l'auteur remarque que l'expressivité immédiate des unités sonores est prise dans une totalité englobante (les qualités intermodales) dont elle fait partie (Volke, dans ce volume, p. 126).

2. LA REPRÉSENTATION (*DARSTELLUNG*) PAR LE LANGAGE

Le mot *représentation* est un terme clé dans les débats actuels et se trouve au centre des tentatives qui se donnent pour but d'articuler deux traditions en philosophie et en sciences humaines qui, depuis le début du 20^e siècle, ont suivi des voies séparées, donnant lieu à plusieurs écoles comprenant chacune de nombreux membres. Recanati (2008) résume ces tentatives en déclarant que pour leurs représentants « la philosophie du langage et la philosophie de l'esprit constituent désormais un tout indissociable » (p. 9). On cherche donc à dégager un terrain commun à la philosophie de l'esprit et à la philosophie du langage (respectivement aux sciences du langage et aux sciences cognitives), un terrain délimité par une manière de concevoir le langage qui appelle nécessairement un recours aux résultats des recherches sur l'esprit, un terrain où l'analyse de l'esprit et l'analyse du langage ne font désormais qu'un. Il est intéressant de relever que dans ce débat, le fait que le langage et la pensée représentent le monde joue souvent un rôle fédérateur et met au centre des discussions la question de savoir ce qu'est une représentation.¹³

Pourtant, on ferait fausse route si l'on pensait que la *Sprachtheorie* de Bühler traite, à travers la notion de représentation (*Darstellung*), le même type de phénomènes que les débats actuels. Dans son livre *Philosophie du langage (et de l'esprit)*, Recanati tente de démontrer qu'une théorie du contenu est « suffisamment générale pour s'appliquer aussi bien au langage qu'à l'esprit » (22) et indique clairement que la *représentation* est caractérisée par le fait de porter un contenu. Chez Bühler, la représentation par le langage n'est cependant pas à confondre avec les représentations mentales ou linguistiques dont il est question actuellement. On pourrait m'objecter que c'est la langue française qui est à la source de cette possible confusion puisqu'elle ne possède qu'un seul terme pour parler de *darstellen* (représentation du monde par des mots) et de *vorstellen* (représentation en tant qu'image mentale). Mais retracer la différence sur le seul niveau des langues naturelles donnerait trop rapidement la possibilité de « ranger » la théorie bühlerienne parmi celles qui ne visent pas vraiment à apporter une réponse à ce débat autour du lien entre psychologie et sciences du langage. Trois autres études publiées dans ce numéro me permettent de maintenir ma thèse, à savoir que si les problèmes de la psychologie qui tourmentaient Bühler depuis ses études ne sont presque plus mentionnés dans la *Sprachtheorie*, ces derniers ne constituent pas seulement sa « préhistoire », mais sont également omniprésents dans cet ouvrage. On verra néanmoins ci-

¹³ La plupart des théories de l'esprit, même celles qui prônent ouvertement une naturalisation de l'esprit, défendent actuellement la thèse du représentationnalisme, voir Fiset et Porier, 2000, notamment la conclusion.

dessous que sa manière d'articuler langage et esprit se distingue de celles qui dominent dans les débats actuels.

2.1. Sens et perception

Dans sa contribution « *De la Crise de la psychologie à la Théorie du langage : le langage aux prises avec le monde* », Perrine Marthelot tente de prouver que selon Bühler, la signification des propositions langagières n'est guère identifiable avec leur *contenu* mais contient aussi et essentiellement une ouverture sur le monde. Comme preuve elle renvoie à l'imbrication de la dimension du sensible dans la constitution de la signification¹⁴. Cette imbrication est discutée, d'une part, à travers le recours à la situation de parole et à la matérialité du signe sonore observable, notamment dans la réalisation des fonctions d'appel et d'expression ; d'autre part, l'auteure propose un retour à *La crise de la psychologie* écrite par Bühler en 1927, à partir de laquelle elle reconstitue l'analyse des indices et des signaux que le chercheur allemand y propose. C'est dans l'usage de ces deux types de signes qu'elle trouve confirmée l'interdépendance entre la sémantique et la perception. Ainsi un indice est porteur de sens, se constitue en signe dès qu'il est saisi comme tel par un sujet percevant. Marthelot parle d'une liaison interne entre sens et perception, en notant que c'est exclusivement dans la perception et à travers la perception qu'une chose reçoit une valeur de signe indexical : les données sensibles « se constituent en signes pour la perception » (Marthelot, dans ce volume, p. 143).

Dans la littérature, les indices, comme les signaux, sont souvent identifiés aux *signes naturels*¹⁵ caractérisés par une relation authentique ou existentielle entre leurs deux composantes, relation qui se laisse illustrer par des exemples bien connus : « S'il y a de la fumée, il doit exister du feu ». Peirce caractérise comme suit ces relations typiques pour le fonctionnement des signes indexicaux :

« Un index est un *representamen* dont la force représentationnelle spéciale dépend de sa liaison effective avec l'objet représenté, indépendamment du fait de savoir s'il est interprété comme une représentation ou non. »¹⁶

Or, il est indéniable que ces signes naturels sont souvent « récupérés » dans une conception du langage humain. En d'autres termes, on cherche à leur attribuer une place appropriée à l'intérieur d'une théorie du langage. D'un côté, cela a comme effet que leur portée limitée par rapport aux signes langagiers se montre au grand jour, puisqu'une communication humaine à l'aide de signes naturels ne peut que paraître rudimentaire si on la compare

¹⁴ L'auteure parle de la « présentation sensible au sein de la signification » (*ibid.*, p. 135).

¹⁵ Voir sur la distinction entre signes naturels et signes artificiels : Eco (1993, 2.2.).

¹⁶ Citation dans un manuscrit inédit de Peirce, cité chez Pape, 2007, 108.

avec celle qui se base sur les signes symboliques. D'un autre côté, ce geste de « récupération » dévoile les présupposés des différentes théories du langage, car pour certaines, les signes naturels posent inévitablement un problème. La fumée indique le feu, comme les nuages annoncent l'orage d'une manière naturelle ou immédiate sans qu'il y ait besoin d'une personne qui regarde ou comprenne. Pour cette raison et en référence à la conception triadique du signe de Peirce, Recanati (2008, 138) considère que le terme d'indication appliqué aux signes naturels est trompeur et met quelque part en question la classification des signes indexicaux parmi les signes naturels. Il est vrai que la définition du signe de Peirce contient la figure de l'interprète ou de l'utilisateur. A moins qu'il y ait un interprète qui attribue au signe (la fumée) la fonction d'indiquer (le feu), nous ne pouvons pas ranger les indices parmi les signes.¹⁷ Celui qui connaît, qui possède la connaissance qu'une chose (la trace dans la neige) en indique (représente) une autre (le cerf qui est passé) est dans cette perspective un élément nécessaire pour qu'un indice puisse être compté parmi les signes. Recanati (2008), en référence à la tradition peircienne, le résume clairement : « pour définir ce que c'est pour un signe que représenter, nous devons faire appel à la relation entre le signe et des interprètes doués eux-mêmes de représentations »¹⁸ (143-144).

La discussion des indices fait voir un problème auquel une théorie du langage qui veut expliquer leur fonctionnement est confrontée. D'une part il est indéniable que les signes indexicaux se basent sur une relation réelle entre ce qui indique et ce qui est indiqué, une relation existentielle qui peut, si les deux composants sont présents, être perçue. Je peux voir que la fumée indique le feu en voyant que la fumée part d'un feu, je peux voir que la trace dans la neige est celle d'un chevreuil en voyant fuir un chevreuil à travers le champ. Pourtant, plus souvent, l'indice indique quelque chose qui n'est pas (plus, pas encore) observable. Ginzburg dans son beau texte « Traces » va jusqu'à dire que pour qu'il y ait des traces ou des indices, il faut qu'il existe une réalité « profonde », « opaque », « non-perceptible ». Pour lui la « négation de la transparence de la réalité fournissait sa légitimation implicite à un paradigme indiciaire » (1989, 152). Ce qui sert à Ginzburg comme argument pour la constitution d'un paradigme spécifique aux sciences humaines est le fait que la perception sollicitée par des indices porte sur les processus qui ne sont pas directement observables, mais dont la réalité est attestée par l'existence des indices. Cela veut dire aussi que la perception doit

¹⁷ Pape (2007), bon connaisseur de l'œuvre de Peirce, va dans le même sens que Recanati en disant que « [...] les traces sont là dans le monde. Mais à la condition d'avoir quelque raison de les chercher » (p. 106).

¹⁸ Cette manière de discuter les représentations mentales comme une condition de la représentation par des signes indique sans doute ce lien recherché vers les sciences cognitives dans lesquelles les approches représentationnelles sont prédominantes.

nécessairement être complétée par d'autres opérations. Un savoir, une connaissance quant au lien qui unit les deux choses (l'un observable, l'autre inobservable) est indispensable et présupposé et met en scène les experts, les connaisseurs, les interprètes, ceux qui savent lire les traces, savent interpréter les indices. En conséquence, à la base du fonctionnement d'un indice se trouve moins l'opération de la perception que celle de l'inférence, une inférence qui, si on suit Ginzburg, « est enracinée dans les sens – tout en les dépassant » (180).

Il semble donc que la discussion des indices comme signes naturels peut et doit être légitimement complétée par une conception pour laquelle le sens des signes indexicaux est un produit d'inférences réalisées par l'interprète doté d'un pouvoir représentationnel. Pourtant, si on prend au sérieux l'affirmation que Marthelot développe dans sa lecture de Bühler, à savoir que le sens de l'indice possède nécessairement et exclusivement un caractère perceptif, deux autres voies pour une analyse des signes indexicaux s'ouvrent. D'une part une continuité entre le fonctionnement des signes indexicaux dans le monde animal et dans celui des humains se laisse affirmer, car si c'est à travers la perception qu'une chose fonctionne comme indice ou signal, le concept, exclusivement humain, de l'interprète ou connaisseur ne s'avère plus nécessaire pour leur explication. C'est sa perception comme indice (ou signal) qui décidera que la chose en est un. Bühler cite l'exemple des abeilles pour lesquelles ce n'est pas le son aigu du vol qui est perçu comme signal, mais la danse. La danse, et non pas le son, indique qu'il y a un champ de fleurs à exploiter, même si l'on pourrait considérer que le son serait plus apte pour le faire (qu'il serait plus rationnel de réagir au son). Dans cette perspective, la théorie des indices et des signaux ne peut donc être qu'« empirique », car la réponse à la question de savoir quelle est la chose dans le monde qui indique ou signale ne se laisse pas inférer de la constitution rationnelle de l'homme, ni d'une théorie de la connaissance ou des représentations, mais demande une découverte des « faits » qui sont en même temps sens et perception, des faits dont le sens est constitué par leur perception comme indice ou signal. D'autre part, se pose la question de savoir si dans le langage humain on trouvera des signes qui fonctionnent de la même manière, des signes dont le sens est constitué par la perception. Peut-on retrouver dans la *Sprachtheorie* le rôle primordial que Bühler accorde à la perception dans le fonctionnement des indices et des signaux ?

2.2. Le concept de médiation

Avant de répondre directement à cette question, je propose de retourner au début de la carrière de Bühler. Déjà dans ses travaux sur la psychologie de la pensée résumés dans son habilitation de 1907, Bühler fait référence à la perception pour expliquer le processus de la pensée. En

identifiant dans ses expérimentations lesdits « constituants de la pensée », comme par exemple la *conscience de la règle*, il explicite leur fonctionnement de la manière suivante.¹⁹ En regardant les lignes d'une figure mathématique compliquée, je ne sais pas quoi faire au début avec ces lignes, et puis d'un coup je le sais, je le saisis. Qu'est-ce que je sais, qu'est-ce que j'ai saisi ? – demande Bühler (1907).

« Apparemment le sens de la figure », et il poursuit : « [...] ce sens est en tout cas quelque chose d'idéal, dans beaucoup de cas rien d'autre que sa loi, même si cette loi n'est pas sa loi exacte, complète et précise, mais une règle brute de la constitution de la figure. » (341)

C'est là sans doute l'idée la plus importante pour Bühler. Cette loi de la figure nous apparaît sous la forme d'une conscience de la règle. Grâce à cette conscience de la règle, l'image perceptive que j'ai de la figure est pénétrée par une lumière (*eigenartige Durchleuchtung des sinnlichen Bildes*). C'est la raison pour laquelle on dira à propos de ce qui se passe qu'« il me vient une lueur » (je commence à y voir clair). Bühler nous rappelle que quelque chose de semblable se passe quand je « comprends », d'un coup, la construction d'une machine ou le plan d'un bâtiment, mais le verbe comprendre est ici mis entre guillemets car cette compréhension se fait justement sur le plan perceptif, « je commence à y voir clair ». Cette métaphore visuelle utilisée pour décrire le fonctionnement de la pensée permet en même temps de caractériser la perception ayant y lieu comme médiatisée. Même si la perception des lignes comme machine se fait immédiatement, cela ne veut pas dire qu'elle est non-médiatisée, bien au contraire, elle l'est par la conscience de la règle. Et le langage humain ? Présente-t-il aussi les caractéristiques d'une telle médiation ?

Marthelot consacre plusieurs pages (*cf.* dans ce volume, p. 135-138) à une description forte éclairante de la représentation (*Darstellung*) du langage dans le champ symbolique. Dans sa lecture, le processus de représentation se montre comme un processus médiatisé, médiatisé par des conventions, par des ordres idéaux²⁰. Elle l'illustre à l'aide de l'exemple du tailleur de pierre. Ce dernier représente

« [...] en un nombre minimum de projections orthogonales un bloc à tailler sur un plan à deux dimensions. C'est en fonction d'un code précis d'élaboration et de lecture que le tailleur retranscrit sur la pierre la forme représentée sur le papier. » (*ibid.*, p. 136)

La représentation est donc médiatisée par un code à travers lequel est immédiatement saisie la forme à tailler dans la pierre. Le dessin sur papier ne peut pas être calqué sur la pierre mais il donne à « voir » à travers le code,

¹⁹ *Cf.* aussi Friedrich, 2010.

²⁰ Marthelot parle d'un *ordre idéal*, je préfère d'utiliser le mot *ordre idéal*.

la forme à donner à la pierre. La médiation par le code (ou un ordre idéal) est essentielle à ce processus de la *représentation* non-linguistique et une telle médiation est selon Bühler aussi attestable dans le domaine des expressions linguistiques. Cette affirmation se trouve formulée dans une comparaison qu'il propose entre le langage humain et les dessins, les tableaux, les schèmes, les courbes, les formules. Cette comparaison fait partie d'une citation presque sur-employée issue d'un texte datant de 1918. Puisque c'est la seule citation qui contient une véritable définition de son concept de représentation, les auteurs ne manquent pas de s'y référer.

« Cette performance toute différente de la phrase est, comme je le crois, très clairement exprimée par le mot *représentation*, car la phrase produit les mêmes effets qui, pour certains états de choses, peuvent être produits par des images, des cartes géographiques, des courbes, des formules mathématique et chimique, à savoir que le connaisseur peut « prélever » à partir d'eux l'état des choses. » (Bühler, 1918, 3-4)

Le verbe très instructif de « prélever » (*entnehmen*) possède le même statut que les verbes « apparaître comme pénétré par une lumière » et « il me vient une lueur » rencontrés dans le domaine de la pensée. Enfin, « voir la machine dans le dessin » est sans doute comparable avec l'opération psychique de « prélever à partir d'eux l'état des choses ». Que *voir* et *prélever* sont des verbes psychologiques spécifiques, cela n'est probablement mis en question par personne. Ils montrent que les processus psychiques évoqués par Bühler aussi bien à propos de la psychologie de la pensée que par rapport à la représentation (*Darstellung*) par le langage (ou par d'autres systèmes non-linguistiques) concernent le domaine de la perception. De plus, il se montre ici un lien indissociable entre le psychique et le linguistique qui consiste dans le fait que la perception (le prélèvement) est toujours médiatisée : soit par un code comme l'exemple issu du domaine de représentation non-linguistique (tailleur de pierre) le montre, soit par d'autres moyens spécifiques au langage, à savoir les *auxiliaires* qui sont discutés dans la *Sprachtheorie* comme indispensables pour la représentation par le langage.

2.3. La force d'ordonnement du langage

Le fonctionnement des auxiliaires du langage se fait toujours à l'intérieur et dépendamment d'un champ. On en trouvera la description dans les parties deux et trois de la *Sprachtheorie* consacrées respectivement au champ déictique et au champ symbolique. Mon objectif n'est pas de les résumer, le lecteur intéressé est invité à suivre lui-même le parcours argumentatif que Bühler y propose. Je ne peux qu'esquisser ce qui me paraît en être l'idée centrale et l'articuler au débat rapporté ci-dessus. Cette idée se laisse résumer dans la thèse suivante : les expressions linguistiques fonctionnent dans un champ veut dire qu'elles fonctionnent toujours à l'aide de médiateurs, parmi lesquels Bühler distingue deux groupes, les auxiliaires

déictiques sensibles et les auxiliaires plus spécifiques d'ordonnement²¹. Ainsi, pour ce qui est des signes déictiques, Bühler (2009) postule qu'

« [...] il n'y a pas de signe sonore déictique qui pourrait se passer du geste ou d'un fil directeur sensible équivalent au geste, ou finalement d'une convention d'orientation qui en tiendrait lieu. » (192)

Il serait faux d'en inférer que ce qui a lieu dans le champ déictique n'est rien d'autre que l'utilisation du geste pour atteindre « un objet localisable par les yeux et les oreilles extérieurs parce que *présent* dans le champ perceptif commun » (*ibid.*, 230, mes italiques), car selon Bühler, le fonctionnement des termes déictiques se base sur une condition supplémentaire. Le locuteur ainsi que l'auditeur doivent *s'orienter*, *s'ajuster* dans le champ dans lequel ils parlent. Le locuteur se positionne dans le champ par rapport à l'objet qu'il montre et il demande à l'auditeur de s'orienter d'une manière pareille afin qu'il puisse voir ce qui est montré. En conséquence, montrer à l'aide des signes déictiques ne signifie pas seulement qu'au lieu de dénommer un objet, je le montre, au lieu de décoder un terme, je perçois le référent, mais cela signifie la réalisation d'une activité supplémentaire.

« Si quelqu'un veut montrer quelque chose à quelqu'un d'autre, il faut que leurs orientations, à l'un et à l'autre, au guide et au guidé, possèdent un degré suffisant d'harmonie. Il leur faut être orientés à l'intérieur d'un ordre dans lequel l'objet à montrer ait sa place. » (*ibid.*)

Cet aspect du fonctionnement des signes déictiques est crucial puisqu'il permet de conclure que montrer avec des signes déictiques provoque chez l'auditeur une *perception médiatisée* de l'objet. La perception est médiatisée par l'orientation de l'auditeur dans le champ de perception. Pour le dire d'une manière encore plus claire : l'auditeur doit être orienté à l'intérieur du champ (de cet ordre), dans lequel ce qui est montré (à travers les auxiliaires sensibles) a une place ou prend place. Les déictiques ont cette fonction d'ordonner, de nous guider dans la perception du monde, selon mon image corporelle tactile et/ou selon celle de l'autre. Ce qui a comme conséquence que le monde présent, le monde indiqué par les signes est perçu immédiatement comme un monde ordonné, ajusté, déterminé et pas seulement comme un monde simplement présent.

Les analyses présentées par **Maud Verdier** dans sa contribution « **Deixis *ad oculos* et deixis à l'imaginaire. Les interactions médiatisées par ordinateur en malgache** » confirment cette lecture de Bühler. En étudiant finement l'utilisation des termes locatifs dans les interactions de *chat* par ordinateur dans la langue malgache, elle rend attentif à un phénomène fort intéressant. En suivant Bühler, elle propose d'analyser le système des coordonnées de l'orientation subjective dans lesquelles les partenaires

²¹ Voir sur ces deux types d'auxiliaires ma présentation, Friedrich, 2009.

sont pris pendant le *chat*. Sa manière de procéder est caractérisée par un chevauchement de deux perspectives : 1) une description de la situation de parole dans laquelle les locuteurs se trouvent, 2) une discussion des caractéristiques du système déictique (termes locatifs) utilisé. Pourtant, le résultat obtenu ne consiste pas en la découverte d'une équation entre le système locatif et la situation d'échange, comme on aurait pu s'y attendre, mais en une observation qui confirme les réflexions de Bühler.

Ce résultat concerne une caractéristique bien spécifique du *chat*, à savoir la localisation mutuelle (des interlocuteurs) par rapport à l'espace communicationnel matérialisé par la fenêtre ouverte sur l'écran ou, en d'autres termes, la localisation par rapport à l'espace de la conversation *chat*. Verdier montre que c'est le locatif 'ato' qui est utilisé dans ces situations, mais comme ce dernier nous présente, en malgache, l'espace comme clos, fermé et non extensif, la question s'impose : comment interpréter son emploi dans cette situation ? Deux solutions semblent possibles. En se basant sur ce qui est encodé par le terme locatif 'ato', on pourrait dire que ce terme est utilisé car les locuteurs se positionnent par rapport à cet espace comme par rapport à un espace qui n'est pas partagé par eux et qui demanderait en conséquence un déplacement (de leur point origo dans la fenêtre de conversation)²² pour être « perçu » comme partagé par les deux. Mais Verdier propose une autre interprétation du fonctionnement du locatif 'ato', en mettant en avant la co-présence réelle des deux interlocuteurs dans cette situation qui se traduit par des traces sur l'écran (l'affichage de pseudonymes et des répliques quasi-instantanées dans la fenêtre) manifestant clairement leur présence « effective ».

Le locatif 'ato' reçoit dans sa lecture une interprétation originale qui dépasse clairement sa dénotation. Selon Verdier, il indique le fait que « l'espace que le locuteur a devant les yeux et qu'il partage avec son interlocuteur est invisible pour celui-ci » (Verdier, dans ce volume, p. 173). En utilisant un autre appareil conceptuel, on pourrait dire que la perception que le locuteur a de la situation est justement médiatisée par le fait qu'il perçoit que pour son interlocuteur, le champ perceptif qui est le sien n'est pas visible pour lui, et pourtant, l'interlocuteur est présent, dans cet espace. La perception de la présence de l'interlocuteur est médiatisée par le fait que le locuteur perçoit sa non-présence, dont témoigne l'emploi du locatif 'ato'. Ce qui conduit Verdier à conclure que « le locuteur perçoit d'une manière plus étendue » (*ibid.*, p. 173). Cela confirme notre thèse que la perception de la situation n'est jamais donnée telle quelle dès que nous utilisons une expression langagière, mais qu'elle est toujours constituée. Cette perception est le produit d'une activité du sujet, sans laquelle « la présence perçue comme non-présente » de l'autre n'aurait pas lieu d'être. Les termes

²² Ce qui veut dire aussi que l'«ato» fonctionnerait comme la deixis à l'imaginaire.

déictiques parlent de cette activité et ce sont eux aussi qui la déclenchent. Au lieu de mettre le doigt sur cette activité, Verdier insiste dans sa conclusion sur le fait que le locatif 'ato' utilisé dans cet espace de conversation de *chat* ne parle pas d'une deixis à l'imaginaire mais témoigne d'une extension de deixis *ad oculus* telle qu'elle est discutée par Bühler – ce qui, selon moi, revient au même, pour autant que l'on s'accorde à définir les termes déictiques non pas à travers leur fonction de référence mais par leur fonction d'ordonnement, de guidage dans un champ donné.

Le texte de **Serena Cattaruzza « Métaphore et connaissance dans la sématologie Bühlerienne »** peut être lu sous ce même angle. En discutant les traits que Bühler soulève comme étant les plus caractéristiques pour le phénomène linguistique qu'est la métaphore, Cattaruzza signale que les locuteurs « adhèrent immédiatement et naturellement à la vision linguistique qui leur est proposée » (Cattaruzza, dans ce volume, p. 178). Elle parle d'une action spontanée (naturelle) de compréhension, qui semble comparable à la facilité avec laquelle les participants au *chat* admettent la « présence non-présente » de l'autre dans leur champ perceptif. Elle parle aussi de la « prégnance de la métaphore » dont l'effet est difficile à maintenir dans sa traduction vers une autre langue ou encore de la « communication dépouillée » qui se fait à travers elle. Décortiquer le mécanisme à la base du fonctionnement de la métaphore qui expliquera l'effet en question (ladite évidence de la compréhension linguistique) constitue l'objectif principal de son texte. Elle le discute à travers le modèle du double filtre, qui parle d'une superposition des différentes sphères de signification. L'exemple cité vient de Bühler. Dans la compréhension de l'expression linguistique « Salonlöwe » (littéralement « lion de salon », ce que l'on peut paraphraser par « roi des salons ») s'opère en même temps une ouverture et une occlusion, qui maintiennent la royauté du lion tout en faisant abstraction de sa soif de sang. La « similitude » entre l'homme et le lion qui est exprimée dans cette métaphore n'est ni naturelle ni iconique ; elle est produite, créée par le filtre et en conséquence, elle n'en est pas vraiment une²³. En utilisant l'exemple de la perception à travers un verre fumé Cattaruzza écrit :

« On peut donc utiliser le verbe 'voir', dans le sens que le sujet principal – [...], c'est-à-dire l' 'homme' – est 'vu à travers' l'expression métaphorique, en d'autres termes, qu'il est 'projeté' sur le champ du sujet subsidiaire, à savoir le 'loup'. » (*ibid.*, p. 190)

Il est intéressant de constater que Cattaruzza fait également recours à la perception, au « voir » pour décortiquer le fonctionnement de la métaphore. Le mécanisme identifié pour cette dernière, à savoir la projection d'une

²³ Cattaruzza confirme, en suivant Black, « qu'il faudrait plutôt soutenir que la métaphore crée la similarité plutôt qu'elle n'exprime une similitude préexistante » (dans ce volume, p. 190).

sphère sémantique sur une autre, ou encore l'utilisation d'une des sphères comme lentille (focus) pour faire « voir » de ce dont parle la métaphore, témoigne de nouveau de l'existence d'une perception médiatisée, travaillée, constituée, d'une perception telle que je l'ai déjà discutée par rapport au fonctionnement de la pensée et des signes déictiques.

3. ESQUISSE D'UNE CONCLUSION

L'objectif de cette introduction a été d'esquisser quelques éléments essentiels de la *Théorie* bühlerienne du langage, qui selon ma lecture visent à saisir le *fonctionnement réel* du langage et ne se trouvent pas résumés dans les axiomes développés au début de sa *Sprachtheorie*. Ce que ce parcours a fait ressortir sont au moins deux idées qui me semblent intéressantes à souligner. Premièrement, on a vu que c'est à la perception qu'un rôle primordial a été accordé dans plusieurs contributions. Cette dernière s'avérait être aussi bien la condition que le résultat du fonctionnement des indices, de la métaphore et des signes déictiques. Il s'agit d'une perception qui a été caractérisée par moi comme médiatisée, ou encore constituée et orientée, ce qui ne change rien au fait qu'elle se réalise toujours d'une manière immédiate dans la relation du sujet au monde et n'a pas besoin pour son bon fonctionnement d'une prise de conscience ou d'une représentation (*Vorstellung*) de sa médiation. Pensons à cette *activité d'orientation* réalisée chaque fois au moment de la perception des signes déictiques. Je dois être orienté à l'intérieur du champ dans lequel ce qui est montré par les signes déictiques a une place ou a pris place. Dans la majorité des cas, cette force d'ordonnement du langage reste inaperçue par le sujet, car ce dernier est souvent automatiquement bien orienté. Mais il peut arriver que la perception doive être consciemment ajustée. Prenons l'exemple d'une randonnée en montagne durant laquelle nous arrivons à un poteau indicateur et nous nous rendons compte que la direction qu'il montre n'est pas « juste », plus précisément ne correspond pas à notre orientation. Selon notre orientation, Chamonix devrait se trouver dans la direction opposée. Nos images corporelles, tactiles ont produit une autre orientation que celle montrée par le poteau. En conséquence, si nous voulons réagir à l'indication du poteau, nous devons nous réorienter, nous sommes obligés de percevoir d'une autre manière notre position dans le champ, ce qui se fait, après réajustement, de nouveau d'une manière immédiate.²⁴

Deuxièmement, cette interdépendance entre phénomènes psychiques et phénomènes linguistiques qui se montre dans la perception médiatisée qui garantit et témoigne en même temps du fonctionnement réel des phénomènes linguistiques n'est pas observable telle quelle. La perception médiatisée ne peut pas être transformée en un objet de recherche empirique, elle ne peut

²⁴ Cf. aussi Friedrich, 2011.

qu'êtré pensée. Ce qui est une des raisons pour laquelle ce numéro thématique sur Bühler a été intitulé « Une pensée du langage » et ce qui explique aussi pourquoi j'ai décidé de terminer cette introduction par la référence au texte de **Didier Samain « Linguistique ou théorie du langage. Généricité des concepts et axiomatisation des domaines »**. Samain discute dans son texte une différence, qui se dessine à la charnière des 19^e et 20^e siècles, entre une linguistique conçue comme taxinomie des formes langagières, ayant la prétention de produire un savoir empirique et classificatoire sur le langage, et une *théorie du langage* qui porte sur « les modes de rapport langagier au monde » (Samain, dans ce volume, p. 31) et travaille en conséquence avec des « extensions » introduites par son contact avec d'autres champs scientifiques, notamment avec la philosophie et la psychologie. Par *extension*, Samain comprend deux choses. D'une part, la démarche des linguistes qui tentent de corréler la description des formes linguistiques à des représentations mentales ou encore aux actions (performances) des locuteurs. D'autre part, il discute la tentative de transformer l'activité réelle de production des expressions linguistiques en objet de recherches linguistiques, qu'il considère comme le trait essentiel de la *Sprachtheorie* bühlerienne. Un tel projet implique pour lui de prendre au sérieux l'aisance (la célérité) dans l'utilisation et la compréhension du langage, une aisance qui se reflète dans les pratiques quotidiennes. Ces dernières sont caractérisées par une connaissance immédiate (épilinguistique) du locuteur, qui, comme le souligne Samain dans sa lecture de Bühler, devrait être exploitée comme une source indispensable pour les linguistes.

L'originalité de la démarche épistémologique proposée par Bühler dans la *Sprachtheorie* est discutée par Samain à travers le *principe de non exclusion*. Chaque type de savoir sur le langage doit, selon Bühler, trouver une place systémique (*Systemstelle*) dans la théorie de cet objet, principe qui, vu la diversité des paradigmes et écoles actuels, pourrait être perçu comme archaïque. Pourtant, Samain montre la fécondité de ce principe, qui ne consiste nullement en la volonté d'unifier artificiellement les courants en cherchant les postulats qui pourraient être considérés comme partagés, mais en l'impératif de traductibilité. L'objectif est de trouver des concepts qui permettent de ne pas simplement constater une différence (un abîme) entre la communication par des signes dans le monde animal et dans le monde humain, entre les signes déictiques et les signes dénominatifs, etc., mais de mettre en évidence les concepts qui montrent que s'il y a différence, cette dernière n'est pas « une propriété d'essence, un trait taxinomique, lié à la forme des unités [...] ou à leur contenu sémantique [...]. Mais que c'est une question de *syntaxe* ou, si on préfère, de fonctionnement » (*ibid.*, p. 138).

Ce concept de *fonctionnement réel* du langage a été pour moi le concept transversal, le concept qui m'a permis d'entrer en dialogue avec tous les participants à ce numéro. La *Sprachtheorie* de Bühler montre que le

hiatus entre les axiomes des linguistes et le fonctionnement réel des expressions linguistiques, entre métalangue et épilangue (Samain), entre rapport extracommunicationnel et rapport communicationnel au langage (Ungeheuer/Volke) ne peut pas être dépassé. Il faut l'accepter et tirer la conclusion dont Bühler fait la démonstration sur les 450 pages de son ouvrage. La *théorie* du langage que développe Bühler dans sa *Sprachtheorie* est avant tout une pensée du fonctionnement du langage, une pensée qui se réalise à travers des concepts (comme ceux d'auxiliaire, de *Gestalt*, de physiognomonie, de médiateur, etc.) permettant de pointer l'immédiateté de la production et de la compréhension des expressions linguistiques, une immédiateté qui est toujours médiatisée, médiatisée par le fait que le langage est à sa source.

BIBLIOGRAPHIE

- BENJAMIN W. (1923/2000), « La tâche du traducteur », in BENJAMIN, W., *Œuvres I*, Paris, Gallimard, 244-262.
- BERMAN A. (2008), *L'âge de la traduction. « La tâche du traducteur » de Walter Benjamin, un commentaire*, texte établi par I. Berman et V. Sommella, Paris, Presses universitaires de Vincenne.
- BÜHLER K. (1907), « Tatsachen und Probleme zu einer Psychologie der Denkvorgänge : I. Über Gedanken », *Archiv für die gesamte Psychologie*, t. X, p. 297-365.
- BÜHLER K. (1918), « Kritische Musterung der neuern Theorien des Satzes », *Indogermanisches Jahrbuch* 6, 1-20.
- BÜHLER K. (1926), « Les lois générales d'évolution dans le langage de l'enfant », *Journal de psychologie*, 23, 597-607.
- BÜHLER K. (1933), *Ausdruckstheorie. Das System an der Geschichte aufgezeigt*, Jena, Gustav Fischer.
- BÜHLER K. (1936/1992), « Le modèle structural de la langue », traduit par P. Caussat, *Langages*, 26, 107, 55-61.
- BÜHLER K. (2009), *Théorie du langage. La fonction représentationnelle*, édité par J. Friedrich et D. Samain, Marseille, Agone.
- DUCROT O. (1995), « Langage et action », in Ducrot, O. & Schaeffer, J.-M. (éds), *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 776-787.
- ECO U. (1973/1993), *Le signe : histoire et analyse d'un concept*, Bruxelles, Labor.
- ESCHBACH A. (1984), « Einleitung », in Eschbach, A. (éds), *Bühler-Studien, Band I*, Frankfurt/M., Suhrkamp, 9-24.
- FISSETTE D. & POIRIER P. (2000), *Philosophie de l'esprit. Etat des lieux*, Paris, Vrin.

- FISSETTE D. & FRÉCHETTE G. (2007), « Le legs de Brentano », in Fissette, D. & Fréchette, G. (éds), *Husserl, Stumpf, Ehrenfels, Meinong, Twardowski, Marty : A l'école de Brentano. De Würzburg à Vienne*, Paris, Vrin, 13-160.
- FRIEDRICH J. (2009), « Présentation », in Bühler, K., *Théorie du langage. La fonction représentationnelle*, édité par J. Friedrich et D. Samain, Marseille, Agone, 21-58.
- FRIEDRICH J. (2010), « La pensée comme expérience vécue – l'école de Würzburg », *Revue de Synthèse*, Friedrich, J. et Gillot, P. (éds.), *L'intériorité mentale et le lieu de la pensée*, t. 131, p. 53-75.
- FRIEDRICH J. (2011), « Karl Bühler : le champ déictique et ses auxiliaires ou comment le langage représente-t-il ? », in Marthelot, P. (éd.), *S'orienter dans le langage : l'indexicalité*, Paris, Publications de la Sorbonne, collection : Logique, Langage, Sciences, Philosophie, 93-107.
- GINZBURG C. (1989), « Traces. Racines d'un paradigme indiciaire », in Ginzburg, C., *Mythes, emblèmes, traces : morphologie et histoire*, Paris, Flammarion, 139-180.
- GOLDSTEIN K. (1933/1969), « L'analyse de l'aphasie et l'étude de l'essence du langage », in PARIENTE, J.-C. (éd.), *Essais sur le langage*, Paris, Minuit, 257-330.
- GRICE P. (1957), « Meaning », *Philosophical Review*, 66, 377-388.
- JAKOBSON R. (1960/1963), « Linguistique et poétique », in Jakobson, R., *Essais de linguistique générale*, vol. 1 : *Les Fondations du langage*, Paris, Minuit, 209-248.
- MOESCHLER J. & REBOUL A. (1998), *La pragmatique aujourd'hui. Une nouvelle science de la communication*, Paris, Seuil.
- PAPE H. (2007), « Créer et représenter les relations situées. Peirce et sa théorie du noyau relationnel des indices et des traces », in Thouard, D. (éd.), *L'interprétation des indices. Enquête sur le paradigme indiciaire avec Carlo Ginzburg*, Lille, Septentrion, 105-122.
- POPPER K. (1981), *La Quête inachevée*, Paris, Calmann-Lévy.
- RECANATI F. (2008), *Philosophie du langage (et de l'esprit)*, Paris, Gallimard.
- SAMAIN D. (2009), Glossaire, in Bühler, K. (2009), *Théorie du langage. La fonction représentationnelle*, édité par J. Friedrich et D. Samain, Marseille, Agone, 617-667.